MÉTADISCOURS PROCUSTIEN

Petru PISTOL
University of Piteşti

Résumé **:** *L'intervention présente propose une relecture de projection esthétique du procustianisme et sa corrélation avec l'agôn artistique Apollon – Marsyas. L'interprétation est suggérée par Octavian Paler et mise sous le signe de l'anticipation du baroque dans le classicisme grec.*

Mots-clés : *canon, procustianisme, critères, baroque, classicisme.*

L'utopie de l'amour de Pygmalion institue une longue série d'expériences dans l'idéalité de la fiction, dans une *république* particulière, aseptique, procustienne dans le bon sens.

Y aurait-il un «bon sens» dans le procustianisme? Procuste (en fait, *Prokrustes*, en grec) semble saisir les prérogatives du sphinx des portes de Thèbes, et tant que brigand attique, c'est lui qui fait le tri à l'entrée dans la cité, mais, c'est précisément ici, à Athènes en tant que ville ayant une perception correcte de la beauté, de l'harmonie et de l'équilibre, ainsi que de la mesure, que l'on retrouve aussi l'exigence procustienne. *Medèn ágan*, « rien de plus », en plus ou en moins, Procuste veut suggérer, tout en frissonnant la vie avec la forme démoniaque qu'un postulat à la fois esthétique et philosophique vêtit.

Le Moyen Age a inventé cette méthode-là de lecture / connaissance de l'*ethos* d'une nation par la projection des caractéristiques représentatives d'un personnage devenu symbolique sur sa propre communauté endémiquement dépendante. Aujourd'hui ces artimologies médiévales peuvent être comparées, *grosso modo*, aux soi-disant marques identitaires nationales. Dans l'Antiquité, leur équivalent était porté par les syntagmes engrammés dans le phylactère de la vie et de l'esprit de la nation en question. *Medèn ágan*, par exemple, renvoie indubitablement à l'esprit grec (d'extraction épicurienne). Si à l'époque, le philosophe cynique prenait à la légère la doctrine des écoles en *akmé*[1], d'un cynisme dans le cas de Procuste on ne peut parler que si, par une démarche de corruption de la logique, nous assimilons la raillerie à la tuerie. La différence est énorme, parce que la moquerie, l'hypostase du rire ordinaire[2], envisage le remplacement des plans: le discours sérieux, noctambule par celui des après-midi faciles, tandis que tuer, et pas n'importe comment, mais avec une finesse maléfique, signifie la dégradation de l'espèce. Le *cynique* est lui aussi un *chien*[3], mais de manière ironique. En outre, le *cynisme* est un choix de vie qui n'est pas pour qui que ce soit: « Si je n'étais pas Alexandre – le macédonien l'aurait dit – je voudrais être

[1] *Akmé* – « pic », « sommet », en grec. En se moquant des raisonnements académiques, Diogène présentait un coq dépouillé comme *l'homme de Platon*.
[2] Les Grecs faisaient la distinction entre le « rire commun », la « moquerie » – *aischrologia* et « l'ironie », « le rire finement distillée » – *hypónoia*.
[3] *Cynique*, du *kyon*, *kynós*, « chien », en grec.

BDD-A5842 © 2010 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:58:01 UTC)

Diogène ». Toutefois, Procuste n'est qu'un monstre ainsi que le minotaure (tous les deux tués par Thésée), hydre de Lerne, le lion de Némée etc. Procuste pourrait être cynique au sens moderne du mot. Sous sa forme classique, le cynisme menait la dispute entre une personne forte, perçue comme gagnante, et une autre, pauvre, condamnée – par un accord commun – à la défaite ; la « morsure » de cette dernière est une sorte de rébellion, de vengeance dans l'esprit de celui qui se trouve subjugué ; catapulté par terre le cynique semble dire à celui qui le domine : « tu as des muscles, mais pas d'esprit ». Dans la modernité, par contre, c'est le cynique qui est fort. Et, sans compter qu'il tienne son épée au-dessus de la tête de son adversaire, il se moque aussi de lui. Sa moquerie n'est d'aucun amusement, mais inutile, pénible ; sa dimension spirituelle étant maléfiquement étranglée, ce n'est que la violence qui est pure. C'est un tel cynisme que l'on a pratiqué dans les prisons communistes.

Si, sous l'espèce morale-philosophique, le proustianisme dévoile la perversion, le fait que l'idée de mesure tombe dans la folie, sera-t-il plus convaincant esthétiquement parlant?

La réponse est la même parce que nous nous trouvons devant un idéal consacrée par le canon grec, mais perverti par le lit indélébilement sanglant. Paradoxalement à première vue et évidemment dans la compréhension de fond, le modèle grec de beauté ne sortira pas « blessé » suite à sa confrontation avec une pratique aberrante-paranoïaque, le mythe marquant uniquement la note de prudence pour échapper aux excès. Mais, cela étant dit, nous revenons à l'essence même du postulat d'amplitude ontologique *Medèn ágan*. La dialectique de Procuste est une qui surgit de l'Olympe, mais pas humaine. De quoi est-ce qu'il s'agit : le silène Marsyas, estimant que la flûte avec laquelle il charmait la forêt et ses créatures est plus mélodique que la lyre d'Apollon, il lance un défi à son dieu. L'agôn ne manque pas d'émotions envers le patron des arts, cependant, après la victoire, le dieu lui applique le traitement destiné à « ceux qui lui ressemblent » : il le dépouille vivant et l'accroche comme un bouc aux branches d'un arbre1.

Par conséquent, le crime de Procuste a ses racines dans le crime de dieu.

Octavian Paler dit : « Dans ce contexte, nous devrions nous demander pourquoi ont-ils surnommé (les grecs, *n.n.*), Procuste un brigand (...). Par son fameux lit, Procuste s'opposait à la diversité. Il ne fait rien d'autre que d'appliquer brutalement les doctrines de l'esthétique antique » (p.219). Donc, nous supposons que Procuste est un individu instruit, mais encore plus fort que la lecture a été son mauvais caractère. En

[1] Le silène, un vieux satyre qui avait la forme d'un bouc. Celui qui a jamais assisté à la scène du sacrifice de cet animal comprend pourquoi le dieu avait agit de la sorte : après avoir été poignardé, l'animal est suspendu en l'air et accroché sur un support, et à l'aide d'un tuyau où l'on souffle, on gonfle jusqu'à ce que sa peau se détache du corps, afin de la lui ôter facilement comme un habit. Mais Apollon le « déshabille » vivant, sans doute sans le gonfler. Pour cela il aurait eu besoin d'un tuyau et le dieu ne manquait pas de l'esprit pour ne pas se rendre compte que, en versant dans les trous retentissants de la flute de l'argile muette, s'obstruerait à jamais la bouche de l'instrument « magique », ainsi la lyre aura à dominer pour toujours le *concours* des arts. Le crime, n'étant pas parfait, se vengera : « Si nous suivons la légende, il nous sera difficile de croire dans la vérité de l'opinion de ceux qui ont vu la vérité dans le classicisme un art de décence et de modestie » (p.149) ; « Apollon vient d'un monde des poignards cachés sous des branches de myrte » (p.151).

BDD-A5842 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:58:01 UTC)

lisant mal, il n'a pas trouvé dans le livre comment vaincre la bête1, mais l'affirmer. Et il n'est pas le seul ; on retrouve son « homologue » comique dans l'élève d'Aristophane des *Nuées* : celui-ci, ayant appris qu'une dette devait être payée, recouvra son propre père de coups, parce qu'il lui devait pour ce qu'il avait lui-même reçu pendant son enfance. L'art grec impose un canon, l'artiste étant obligé à mesurer et tailler en pierre en dimensions convenables. Procuste, à son tour, il est contaminé lui aussi à la passion du canon. S'il était rendu au jugement du dieu Apollon et non pas de Thésée, il n'aurait probablement pas trouvé la fin dans *son propre lit*. Au moins, c'est le sens que le traitement appliqué à Marsyas prône.

«Justement avec la même pierre, mais suivant un ordre différent on peut construire un palais de la Renaissance ou une prison » (p. 144). Avec les mêmes mots on peut aimer ou tuer ; ce qui compte c'est leur disposition, la façon dont ils sont exprimés, ordre divin ou diabolique. A partir des mêmes mots russes on a pu construire deux empires, l'un pour la beauté de l'esprit (Dostoïevski), l'autre laid, contre l'esprit (Staline). Le mot dont nous parlons est dans notre cas : norme, canon, critère. « Or, ce qu'il faut c'est de ne pas détester les critères en soi, mais de distinguer parmi eux ceux qui sont vitaux et qui puissent mettre en captivité. Les accusateurs de Socrate avaient eux aussi des critères. De même que lorsque l'Inquisition a condamné Giordano Bruno au bûcher. À leur tour, Socrate et Bruno ont eu eux aussi leurs critères qu'ils n'ont pas voulus renier. En fait, l'histoire des bûchers et des martyrs de l'humanité est un combat entre les critères. Procuste a lui-même ses critères. Le problème est que ses moyens sont ignobles et imposent une unité de mesure arbitraire et insensée. Ainsi, Procuste est devenu un cauchemar de la logique » (p. 220).

Rappelons-nous ainsi la mise artistique : « toute l'histoire de l'art se partage entre Apollon et Marsyas » (p.154). Le classicisme, dont le « programme » se retrouve entre limite et cercle, ne nous rend compte que d'une partie – la partie essentielle – de la beauté de l'art antique. Ce qui complète le classicisme c'est le baroque : « Socrate est un esprit baroque », dit Octavian Paler (p.152). Alcibiade avait déjà bien appris la leçon socratique lorsqu'il comparait le philosophe avec le silène qui cache un cœur divin sous le masque d'un vieux satyre2. « Ulysse lui-même, tant qu'il est fasciné par des aventures inconnues, est un *homme baroque* (O.P.). Cet homme baroque se révolte contre le cercle fermé et aspire à s'envoler comme Icare (p.153). « Le classicisme trouve son bonheur dans l'équilibre, la répétition et le retour à soi-même au principe du cercle » (p. 156). « Le classicisme répète. La perfection classique renferme le cercle et renonce à tout ce qui se trouve en dehors de lui ; celle-ci ne fait pas qu'accepter les limites, mais elle les célèbre aussi, tout en méprisant le vague et l'indécis » (p.153). « Le cercle magique se brise et Marsyas cavale maintenant sur l'ellipse baroque » (p.154).

Le lecteur observera, sans aucun tort, un exercice de mauvaise foi envers l'auteur des *Mythologies subjectives*. Car, qu'est-ce qu'elle peut bien dire cette

---

[1] Platon recommandait l'éducation (*paideia*) comme un moyen d'apprivoiser l'instinct animalesque constitutif de l'être humain.

[2] Le silène dans l'hypostase du poète harcelé, incité par les mots bacchants, voici l'occurrence actuelle du terme, fidele en grande partie à l'intensité mythique : « …j'obéit à tous les mots / Je les suit comme un chien battu / De temps en temps / Je me sert une gifle / Je sort des grincements, sort des cries, / Elles s'amusent, se provoquent / Comme les petites femmes qui ont attrapées un vieux satyre / Et le torturent, lui provoquent les sensations » (Adrian Alui Gheorghe, *Le vieux poète déclame sa réputation*).

BDD-A5842 © 2010 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:58:01 UTC)

succession de noms « baroques » en grec : Socrate, Icare, Marsyas, même Ulysse, que de saboter l'autorité du classicisme? Qui défendra celui-ci, sinon Procuste ainsi que, peut-être, les juges de Socrate (voir p. 152)? Il y aurait aussi Apollon, mais nous ne croyons depuis très longtemps en dieux. Octavian Paler répond : « L'idée d'art antique ne doit pas être réduite au classicisme », elle offre, à l'avance, le modèle baroque ; cependant il ne s'agit pas du « baroque sous ses formes heureuses et déclamatoires comme chez Bernini, mais à l'endroit où l'on recherche et demande ; là où il se trouve comme Œdipe devant le Sphinx » (p.153). Le baroque, en tant que trouble, vers de nouvelles clarifications, de l'eau du classicisme comme un miroir et une absorption de l'individu (Narcisse). Ainsi, nous ne pouvons parler, *à rebours*, pas forcément d'un « affaiblissement » du classicisme, mais de sa persistance sous le même soleil, néanmoins sous des tentes plus largement chantées et décorées.

De la « parole » d'Eugen Lovinescu : « chacun trouve dans l'Antiquité ce qu'il cherche » (*apud* Octavian Paler, p. 117) nous y trouverons dans un sanctuaire *sui generis* d'images archétypales, dans la figure de Marsyas, « l'ancêtre mythique du maniérisme », comme l'estime Octavian Paler, en citant Hocke (p. 152). L'Antiquité en tant qu'une *satura lanx*[1] – selon l'expression latine qui définit une riche offre culinaire, était généreuse dans l'esprit. L'Antiquité semble tracer un projet pour la postérité, un tableau de valeurs, une sorte de tableau de Mendeleïev, dans lequel on puisse enregistrer les acquisitions époque par époque. De même que, du « noyau dur » du maniérisme proprement-dit, que l'histoire de l'art place entre la Renaissance et le Baroque, on accède à des prototypes mythiques ou descend dans un univers poétique contemporain[2].

BIBLIOGRAPHIE

Marinescu-Himu, Maria, Piatkowski, Adelina, *Istoria literaturii eline*, Ed. Ştiinţifică, Bucureşti, 1972.
Paler, Octavian, *Mitologii subiective*, Ed. Eminescu, Bucureşti, 1975.

[1] *Satura lanx* (en latin « un pot-pourri »), « toutes sortes de nourritures », « ragoût ». D'où le nom du genre satirique, *sátira* à l'origine : *sátura* – rassemblant la prose et le vers, la plaisanterie (l'ironie) et le sérieux, etc.

[2] Dans l'article « Eminescu et le maniérisme », *Arges*, Janvier / 2009, Viorel Stefanescu propose la lecture «dans la tradition maniériste » de l'*Ode* (*en mètre antique*) d'Eminescu. À cet égard, Viorel Stefanescu invoque « l'extraordinaire métaphore » « Toi, souffrance, douloureusement douce », congruente – l'on comprend – à la métaphore révélatrice, et celle-ci – l'équivalent stylistique du *concetto*, considéré par Gustave René Hocke « une marque spécifique du maniérisme européen ». Puisque le dénotatif de la métaphore métaphysique, si bien illustré dans le verset blagian : « Maman, tu as été une fois, ma tombe » se retrouve dans la structure du *concetto*, en revendiquant à la fois l'autorité du concept *concordia discors*, le raisonnement est correcte, elle confirme « la nouveauté des anciennetés » ou « l'ancienneté des nouveautés ». Et, surtout, l'omnipotence du génie. Quant au silence qui accompagne ce « défi » lancé par l'auteur de l'article mentionné ci-dessus, reportez-vous au dicton tiré du droit romain : *Qui tacet consentire videtur* – « Qui ne dit mot semble consentir ».

BDD-A5842 © 2010 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:58:01 UTC)